

D'UN RAYO

SUR ANDRÉ GIDE

par Gaëtan Picon



André Gide sur l'aérodrome du Caire

JEAN HYTIER. André Gide (Charlot)

ON a beaucoup écrit sur André Gide. Mais si l'un de ces commentaires doit un jour se détacher du nombre et apparaître comme l'ouvrage classique qui dispense des autres, il est probable que ce sera celui de M. Jean Hytier, dont je tiens à signaler ici la réédition. D'ailleurs, il peut se prévaloir de l'assentiment du maître qui déclare dans son *Journal* que rien de meilleur n'a été écrit sur lui.

Il s'agit d'une série de conférences faites en 1938 à la Faculté des Lettres d'Alger. Elles ont été publiées sans retouche, comme l'indiquent les nombreuses formules qui s'adressent au public et l'allure un peu didactique de la démonstration. Quant à la perspective dont M. Hytier se réclame, il a soin de nous en avertir par l'exergue qu'il a choisie, cette déclaration de Gide lui-même : « Le point de vue esthétique est le seul où il faille se placer pour parler de mon œuvre sagement ».

M. Hytier voit d'abord en Gide un artiste, un homme qui a voulu écrire, créer — et non point dire ou agir par le truchement de l'écriture. Et son jugement s'adressera à l'artiste, non point au moraliste, à l'*Influencéur*. Mais le choix de cette exergue a certainement, dans l'esprit de M. Hytier, une signification plus générale. C'est la critique littéraire dans son ensemble et non point seulement l'étude particulière qu'il nous propose, qu'il voudrait placer sous le signe de l'esthétique. Son livre n'est pas la réaction d'un lecteur à une œuvre hors de pair, mais bien l'illustration persévérante et exemplaire d'une méthode générale.

C'est que M. Hytier est aussi et, peut-être

d'abord, un esthéticien soucieux de soumettre la critique à des principes stables et éprouvés. En même temps que son *Gide*, il réédite un ouvrage intitulé *Les Arts de Littérature* qui esquisse une esthétique d'ensemble des genres littéraires, poésie, drame, et roman. L'*André Gide* applique très fidèlement les vues esthétiques très pénétrantes et très sûres auxquelles il est parvenu et, plus d'une fois, les rappelle explicitement.

Il est visible que M. Hytier a le souci de trouver pour la critique littéraire un terrain qui ne soit pas plus celui du jugement individuel que celui d'une histoire indifférente à la qualité des œuvres. Il se défie de l'impressionnisme, des réactions incontrôlables du goût. Mais il ne se défie pas moins des méthodes que le scrupule scientifique a naïvement élaborées.

(Voir la suite page 15)

Sur André GIDE

(suite de la page 11)

Qui ne connaît ces travaux admirables de rigueur et de patience, mais dérisoires de vanité ou la nomenclature des sources, des influences, les livres lus, l'analyse des conditions historiques et biographiques dissimulent l'absence de la compréhension et du jugement ? Mais M. Hytier ne croit pas que le destin du critique soit d'osciller entre un subjectivisme et une objectivité d'une stérilité égale. Selon lui, il est possible de définir certains principes qui nous permettent de mesurer la qualité des œuvres. Et ces principes sont de deux sortes. Les genres littéraires ont des lois, des conditions d'existence. La poésie, le roman, le drame, le récit supportent des définitions précises. Au critique d'examiner dans quelle mesure l'œuvre répond à ces définitions. Mais, bien entendu, M. Hytier n'ignore pas que la qualité d'une œuvre ne dépend pas de sa stricte conformité à un genre. *Les Faux-Monnayeurs*, par exemple, sous un grand roman, non pas un vrai roman. Au-dessus de cette esthétique des genres, M. Hytier aperçoit une esthétique de la *formulation*. Pour parvenir à la beauté formelle, l'artiste dispose d'une série de moyens qu'il est possible de repérer. Au critique de les analyser, de mesurer leur efficacité dans le cas précis qui l'occupe.

On voit les avantages et les dangers de principes aussi fermes. Ils ont chance de nous donner une œuvre construite, gouvernée, suggestive même — mais risquent de la maintenir à quelque

distance de son sujet. Si l'on saisit l'œuvre particulière à travers le voile de principes généraux, pour mince que soit le voile, il faut craindre qu'il nous empêche de saisir le particulier dans sa nudité. Mais la réussite du livre de M. Hytier est parfaite, en ce sens que les principes fournissent à l'analyse les points d'application les plus précis : ils la maintiennent collée à son objet, bien loin qu'ils l'en détachent. Cette alliance, cette harmonieuse entente de la fidélité d'observation et de la rigueur théorique est trop rare pour ne pas être signalée.

Et la précision de cette étude critique est d'autant plus remarquable qu'il s'agit d'André Gide, le plus insaisissable, le plus sinueux, le plus déconcertant des écrivains. Le commentateur parvient, sans s'essouffler, à suivre un modèle dont les fuites, les volte-face, les retournements sont légendaires : à chaque instant, nous le voyons témoigner de la promptitude et de la souplesse nécessaires. Nul écrivain n'est plus équivoque que Gide, parce que nul n'aime tant à brouiller ses pistes. Il hésite à se confier ; il veut laisser à son lecteur quelque initiative. Nul, enfin, n'est plus incertain de la route qu'il suit, cette contradiction permanente entre la ferveur et le génie critique, la passion et le détachement (qui a poussé Gide à chercher son expression dans l'ironie) rend malaisée la tâche du critique qui voudrait fixer son modèle dans une attitude précise. Mais M. Hytier a triomphé de cette difficulté, et des œuvres les plus ambi-

guës, de *Paludes*, de *Saül*, des *Caves du Vésicien*, des *Faux-Monnayeurs*, il nous propose les commentaires les plus pertinents.

D'autre part, si nul écrivain n'est plus équivoque, nul n'est plus discret et si l'on peut dire, plus invisible. Si bien que l'analyse des moyens cache autant d'embûches que celle des pensées. Le commentaire technique de M. Hytier n'est ni moins sûr ni moins précis que son commentaire idéologique — et il saisit très bien les ruses d'un art qui n'aime rien tant que les dissimuler.

Cependant, les principes mêmes qui commandent le livre en indiquent les limites. La distribution de l'ouvrage en chapitres, dont chacun correspond à un genre défini, empêche l'auteur d'apprécier l'évolution de l'ensemble. M. Hytier passe à peu près sous silence certains événements significatifs que le temps a apportés : la rencontre et la rupture avec le communisme, la substitution du *Journal* à l'œuvre créatrice par exemple. Le style de Gide, enfin, est transformé. De la prose torturée et *nombreuse* des premiers *Traité*s à la prose stricte et nue des derniers temps, quelle distance !

Enfin, M. Hytier ne voit en Gide que l'artiste. Et, bien entendu, c'est ce que Gide est avant tout, puisque nous n'aurions pas d'oreille pour son message s'il n'était servi par des dons exceptionnels. Mais le message a bien son importance. Nul n'a été plus soucieux d'influence que Gide, et même d'influence *lointaine*. Sans trahir ses principes de critique littéraire, M. Hytier aurait pu prolonger son livre dans cette direction. Il ne l'a pas fait. Mais peut-être le fera-t-il dans son futur ouvrage ?

Gaëtan PICON.